

une certaine désaffection pour les affaires militaires (d'où le recours au mercenariat) et, de manière concomitante, un désintérêt pour les affaires politiques (d'où l'absentéisme aux séances de l'assemblée)².

De plus, bien des problèmes abordés étaient déjà connus de la communauté scientifique et résolus dans leurs grandes lignes (comme par exemple la formation de la cité-État, la diffusion de l'alphabet grec ou encore le lien fonctionnel entre le politique et le militaire) ; le mérite de l'auteur est de les avoir détaillés et soumis à un nouvel éclairage.

Mais par-delà ces quelques remarques, l'un des principaux apports de ce livre est d'avoir examiné les rouages d'un système dont la dynamique repose sur l'interaction, l'interdépendance et la combinaison structurelle de trois éléments : l'implication des citoyens sur le théâtre des opérations militaires, leur participation à la prise de décision politique et leur volonté d'accéder à l'alphabetisation. En tant que moteurs d'un seul et même système, celui de la cité-État, ces éléments ont joué, selon l'auteur, un rôle déterminant dans la formation et le développement de la culture grecque classique favorisant la spéculation intellectuelle, la philosophie rationnelle, le relativisme, l'exploration du monde, l'analyse historique et l'historiographie, l'enquête critique, l'éloquence, les représentations dramatiques dans lesquelles les personnages analysent leurs propres expériences, l'architecture fondée sur les corrections optiques, etc. Que les Grecs anciens aient produit une culture remarquable, suscitant toujours autant d'intérêt dans le temps présent, ne fait aucun doute ; mais considérer que cette culture les met à part des autres peuples antiques est discutable. Notre sensibilité aux différentes formes d'expression grecque ne doit pas nous conduire à placer cette civilisation au-dessus des autres.

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS

Thierry LUCAS, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 av. J.-C.)*, Paris-Athènes, École française d'Athènes, 2023, 392 p., 50 €, ISBN 978286958. Consultable sur OpenEdition Books <https://books.openedition.org/efa/15838>

L'ouvrage que publie Thierry Lucas dans la bibliothèque des Écoles française d'Athènes et de Rome est le fruit d'une thèse de doctorat remarquable (et partiellement remaniée), soutenue devant l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne en 2019. La recherche porte sur l'organisation militaire du *koinon* des Béotiens entre le v^e et le II^e siècle avant J.-C. Il s'agit d'une étude sur la longue durée, que l'auteur fait débiter en 447 et s'achever en 171.

² Voir notamment Y. Garlan, *Guerre et économie en Grèce ancienne*, Paris, 1989 ; Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs. Contribution à l'histoire des institutions*, Athènes, 1985 ; J.-P. Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1985.

Après l'époque archaïque, durant laquelle l'organisation fédérale des diverses cités composant l'*ethnos* des Béotiens reste très débattue (voir K. Meidani, *Kentron*, 24, 2008, p. 154-168), cette période correspond aux trois principaux moments du *koinon* (confédération) des Béotiens : la « Ligue classique » (447-383) qui s'éteint avec la prise de la Cadmée par les Lacédémoniens ; la période de l'hégémonie thébaine (378-335), de la reconstitution sur un format par districts différent de celui de l'époque précédente, confirmant la primauté de Thèbes, jusqu'à la destruction de cette cité par Alexandre ; et le *koinon* hellénistique (338-171), qui fonctionne à ses débuts sans Thèbes, restée indépendante de sa refondation de 315 à 287 ; en 171 (probablement en janvier), à l'occasion de la troisième guerre de Macédoine, la confédération béotienne hellénistique est brutalement dissoute (*dialysis*) par les Romains, avant d'être rétablie au I^{er} siècle, après la première guerre mithridatique, dans une finalité plus religieuse.

L'intérêt de l'ouvrage est d'explorer dans ce cadre évolutif de l'époque classique et de la haute époque hellénistique la plupart des aspects de l'armée béotienne, dans ses dimensions politiques et spatiales, sociales et culturelles. Pour la première période, les attestations sont essentiellement tirées des historiens (Thucydide, Xénophon), avec ce document essentiel que sont les *Helléniques* d'Oxyrhynchos. Pour ce qui est de la période de l'hégémonie thébaine, les attestations sont plus fragmentaires et ressort la figure centrale d'Épaminondas. Pour la période hellénistique, les sources littéraires sont plus rares, mais l'étude bénéficie de nombreuses données épigraphiques – certaines récemment découvertes – provenant de différentes cités de Béotie et dont un grand nombre portant sur l'organisation militaire des cités et du *koinon* et plus largement sur la guerre. L'auteur a su tirer utilement parti des travaux de Denis Knoepfler, de Christel Müller ou de Yannis Kalliontzis. Les données archéologiques et l'architecture militaire sont également mobilisées de manière très utile : dans la lignée des travaux de prospection (*survey*) de John Fossey dont un volet a des implications sur le réseau défensif de la Béotie, l'auteur développe une véritable réflexion spatiale sur l'organisation défensive béotienne, que synthétisent trois cartes de grande qualité (notamment les fig. 2-3) – on regrette que le nombre de cartes ne soit pas plus élevé. Dans cette approche pluridisciplinaire, l'auteur utilise un peu le témoignage des monnaies béotiennes, au sujet de la genèse du *koinon* béotien, à travers l'iconographie du bouclier échancré, mais la dimension économique, qui ressort des monnaies et aussi des textes, apparaît négligée – cet aspect étant partiellement compensé par excellent article de Th. Lucas sur la remonte de la cavalerie béotienne à partir des comptes de l'hipparque Pompidas (*BCH* 142.1, 2018, p. 209-232).

Après une courte introduction rappelant les travaux d'illustres devanciers sur les *Boiotians Studies*, dont des fondamentaux en langue française, l'ouvrage est divisé en 5 chapitres, regroupés en 3 parties, portant respectivement sur : « Les structures politiques et les structures territoriales » (p. 7-115) ; « L'armée fédérale et ses mœurs » (p. 119-260) ; et sur « Κρείσσονες ἐν πολέμῳ. Guerre et société en Béotie » (p. 261-322), dont le titre est tiré d'une épigramme assez énigmatique sur un monument funéraire daté d'après la bataille de Leuctres (*IG* VII, 2462). Le premier chapitre est une synthèse des aspects institutionnels liés au recrutement territorial militaire des trois entités

confédérales qui se sont succédées dans le temps, après les ruptures imposées par Sparte à la suite de la Paix d'Antalcidas de 386 et la défaite de Chéronée ou plus sûrement la destruction de Thèbes imposée par la monarchie macédonienne. Une question intéressante porte sur la correspondance des onze districts (*merè*) attestés dans les *Helléniques d'Oxyrhynque*, et qui se rapportent à la situation particulière de 395, au début de la guerre de Corinthe, avec les sept circonscriptions (*telè*) qui bénéficient d'une double représentation dont ce fait l'écho ce texte. Rapporté au nombre des sept béotarques connus après 378, de même qu'aux sept districts territoriaux d'époque hellénistique, dont les travaux de Denis Knoepfler (notamment sur la loi de Daintondas³) ont démontré que chacun était doté d'un béotarque, il semble bien que le chiffre sept ait été une norme bien plus que le chiffre onze. C'est la participation militaire qui donne droit à une certaine représentation au sein des instances fédérales, le découpage des districts reposant sur une estimation préalable de la démographie. Le fait que tous les béotarques soient thébains après la recréation de 378 montre que la confédération s'est transformée au IV^e siècle en « machine de guerre thébaine » (p. 53) ; à l'époque hellénistique, la convention entre les cavaliers d'Orchomène et ceux de Chéronée (*SEG* 28, 461) peut illustrer un recrutement plus équilibré, le découpage des *telè* (circonscriptions) permettant de recruter des unités militaires (ici de cavalerie) au sein des cités (importantes ou secondaires) regroupées en districts. Le chapitre deux porte sur la défense du territoire fédéral. Après les inévitables questions de méthode sur la difficulté à dater les appareils, tant du point de vue de l'archéologie que par les textes, Th. Lucas avance prudemment la possibilité de datations pour les diverses fortifications et tours de garde du territoire. Pouvant s'appuyer sur le parallèle érétrien ou sur la distinction typologique à la frontière entre la Béotie et l'Attique grâce aux publications de S. Fachard⁴ et de F. A. Cooper⁵, l'auteur a tendance à rabaisser un peu la chronologie jadis défendue par J. Ober et J.M. Fossey, les cités béotiennes, grandes ou petites, ne se dotant seulement de fortification qu'à partir du milieu du IV^e siècle, après la troisième guerre sacrée. L'organisation d'ensemble est sans doute plus difficile à cerner encore : quelle est la part de l'initiative locale ? la part de l'organisation confédérale ? À la suite des *surveys* du *Boioitian project* menés par J. Blintliff et A. Snodgrass, l'auteur défend l'idée d'une évolution : après le temps des hégémonies locales de l'époque classique, le « fourth century climax » serait révélateur d'une réorganisation du *settlement pattern*, pas nécessairement lié à un

³ Knoepfler D., « La loi de Daintondas, les femmes de Thèbes et le collège des béotarques au IV^e et au III^e siècle avant J.-C. », dans Paola Angeli Bernardini (dir.), *Presenza e funzione della città di Tebe nella cultura greca*, Pise-Rome, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 2000, p. 345-366.

⁴ *La défense du territoire. Étude de la chôra érétrienne et de ses fortifications*, Eretria, 21, 2012 ; « The Resources of the Borderlands: Control, Inequality, and Exchange on the Attic-Boeotian Borders », dans *Économie et inégalité : ressources échanges et pouvoir dans l'Antiquité classique*, Entretiens sur l'Antiquité Classique, 63, Fondation Hardt, 2017 ; S. Fachard *et al.*, « The Fortress of Eleutherai: New Insights from Survey, Architecture, and Epigraphy », *Hesperia*, 89, 2020, p. 475-549.

⁵ « The Fortifications of Epaminondas and the Rise of the Monumental Greek City », dans Tracy J. D. (dir.), *City walls. The Urban Enceinte in Global Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 155-191 ; « Epaminondas and Greek Fortifications », *AJA*, 90, 1986, p. 195, 1986.

accroissement de la population mais plutôt à un accroissement de la prospérité générale. C'est à cette époque que les fortifications en dur se seraient généralisées. Mais cette tendance se double à l'époque hellénistique de la fortification de petits sites frontaliers, dont certains ont tendance à devenir des cités : Aigosthènes, simple *komè* de Mégare, de Siphai, Chorsiai ou de Hyettos, simples villages dans l'orbite d'Orchomène. Cette « poliadisation des marges » est révélatrice d'une volonté centralisatrice du *Koinon* de protéger ses espaces frontaliers. Le chapitre III aborde l'armée béotienne à l'époque classique, à partir des sources textuelles, parfois tardives (Plutarque), en tenant compte de manière utile des avancées historiographiques essentiellement anglo-saxonnes. Plusieurs pages de l'ouvrage nous amènent à reconsidérer l'anatomie de la bataille dans ses aspects parfois les plus théoriques. L'auteur délaisse l'orthodoxie hansonienne de la bataille hoplitique, la conception défendue en leur temps par Pierre Lévêque et Pierre Vidal-Naquet d'un Épaminondas « pythagoricien » (sur l'ordre oblique) pour se faire l'écho, de manière très pragmatique, des travaux de moins en moins « hétérodoxes » d'Adam Schwartz⁶ ou de Roel Konijnendijk⁷. Par ailleurs, Th. Lucas a aussi la bonne idée de mettre en exergue les conclusions sur la psychologie du combattant de Charles Ardant du Picq (*Études sur le combat*, 1880), trop ignorées ailleurs qu'en France. Th. Lucas rappelle l'importance de rester en formation serrée, la nécessité d'un entraînement régulier là où Hanson privilégiait l'amateurisme ; il souligne aussi la poursuite et le massacre des ennemis. L'*othismos* ou « poussée » est ramené à une stratégie individuelle, excluant une poussée de groupe à partir de plusieurs rangs et mettant fin au fantasme d'une mêlée de rugby organisée : la formation profonde du bataillon béotien, sur 25 voire 50 rangs, s'explique non pas par des considérations physiques de poussée mécanique (qui cesse d'exister passée six à huit rangs) mais par l'impact psychologique de confiance (dans les rangs béotiens) et de panique potentielle (chez les ennemis), et aussi comme moyen de créer un point central de fixation pour l'attaque, une aile retardant la bataille, tandis que les meilleures troupes qui se concentraient sur les rangs en profondeur de l'aile combattante, remportaient la bataille. S'appuyant sur une lecture critique des sources, essayant à chaque fois de soupeser la factuel et l'idéologique, l'auteur reprend la description contextualisée de dix batailles en ligne d'époque classique, de Coronée I (447) à Chéronée (338). Il réalise également un état des lieux utile des troupes, par type d'armes (fantassins, cavalerie, flotte). Le chapitre IV dresse un portrait un peu différent de l'armée béotienne hellénistique, en raison de l'apport des sources épigraphiques, dont l'auteur fait un usage pertinent pour établir une typologie des troupes. Il est dommage de n'avoir finalement pas réalisé de comparaison plus systématique entre la photographie classique et la photographie hellénistique de l'armée du *koinon* béotien, la contextualisation de la riche histoire hellénistique étant parfois un peu moins poussée pour les attestations. En revanche, l'un des principaux

⁶ *Reinstating the Hoplite: Arms, Armour and Phalanx Fighting in Archaic and Classical Greece*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2009 (Historia Einzelschriften 207).

⁷ *Classical Greek Tactics: A Cultural History*, Leiden, Brill, 2018.

acquis de l'ouvrage porte sur l'adoption par la phalange de l'équipement à la macédonienne, réforme militaire probablement intervenue dans les années 230-220 et non immédiatement après la défaite de 245 face aux Étoliens à Chéronée. L'A. montre que les cavaliers et, parmi les fantassins, les *epilektoi* et l'*agéma*, sont désormais opérationnels à tout moment à la différence de l'infanterie qui semble constituée de réservistes. L'auteur insiste également sur la préparation militaire telle qu'elle est pratiquée dans les gymnases béotiens à cette époque, de nombreux catalogues militaires permettant de déduire la participation à l'éphébie, comme certains textes (le décret de Sostratos pour la préparation militaire), tous étudiés par Paul Roesch en leur temps, de voir concrètement les arts militaires enseignés. On espère en revanche que les développements de l'auteur sur l'armée et la population, à travers une approche démographique, réalisés dans la thèse, dont une bonne part était issus des catalogues militaires hellénistiques, et qui ne sont pas repris dans l'ouvrage, donneront lieu à une publication autonome.

Le chapitre V constitue à lui seul la troisième et dernière partie de l'ouvrage. Son originalité tient à ce qu'il aborde le fait militaire selon une approche culturelle. L'A. poursuit ici une réflexion entamée par John Ma à l'occasion d'un colloque lyonnais de 2003 sur les cités grecques et la guerre (« une culture militaire en Asie Mineure hellénistique ? »⁸). On a pu reprocher à J. Ma, et à d'autres, la notion même de « culture militaire » ou « culture de guerre » car on voit mal à quoi pouvait correspondre une « culture de paix ». En réalité, Th. Lucas rassemble ici les attestations militaires hors du champ de bataille : la symbolique du bouclier échancré sur les monnaies du *koinon* hellénistique (discutée par Mackil⁹), l'imagerie militaire sur les stèles funéraires du v^e siècle (celles du iv^e et surtout de l'époque hellénistique restant à inventorier systématiquement), les vases à figures rouges de la fin du v^e siècle, la signification de la gravure et de la consécration des catalogues militaires, même en période de difficultés financières ; la participation des soldats aux épreuves agonistiques des *Pamboiôtia*, peut-être des *Ptôia* et autres ; l'érection des trophées et leur perpétuation dans cette Béotie que Plutarque (à une époque tardive, et dont il est originaire) compare dans la bouche d'Épaminondas à « une piste de danse de la guerre » (*Moralia* 193e). Il n'est pas sûr que la référence aux « lieux de mémoire » de Pierre Nora aide à mieux cerner des phénomènes qui sont divers, mais il est vrai que ce chapitre, qui pourrait (peut-être ?) être prolongé, montre l'omniprésence de la guerre dans les préoccupations des sociétés anciennes.

Mais la Béotie (et son *koinon*) était-elle une exception en la matière ou bien représentait-elle la règle ? Un dernier développement porte sur le mercenariat. Il serait finalement conçu comme l'aboutissement d'une société toute tournée vers la guerre, l'auteur retraçant les attestations de mercenaires béotiens enrôlés outre-mer depuis l'expédition des Dix-Mille jusqu'à la bataille de Raphia (217). L'influence de Marcel Launey est prégnante. À mon sens, tout *stratiotès* engagé dans une armée royale n'est pas forcément

⁸ Dans Couvenhes J.-C., Fernoux H.-L., *Les Cités grecques et la guerre en Asie mineure à l'époque hellénistique*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2018, p. 199-220.

⁹ Mackil E., « Creating a Common Polity in Boeotia », dans *The Epigraphy and History of Boeotia. New Finds, New Prospects*, Leyde-Boston, Brill, 2014, p. 45-67.

un mercenaire ; il peut s'agir d'un allié (*symmachos*). Si le *koinon* des Béotiens est partie prenante de la *koinè symmachia* créée par Antigone Dôsôn en 224, ce qui permit au roi de remporter la bataille de Sellasie (222), Brachylles n'est pas non plus un condottiere au sens où pouvait le comprendre M. Launey, mais peut-être davantage un représentant allié dans un dispositif voulu par le roi, hégémon de l'alliance. Quant à l'idée selon laquelle un Sôkratès de Béotie, que l'on retrouve à la tête de 2 000 peltastes (de l'*agèma*) dans les rangs lagides en 217, serait le fer de lance de la macédonisation de l'armée lagide à cette époque, fort de l'expérience accumulée auparavant à Sellasie, « sur intervention directe de la monarchie macédonienne », elle doit, me semble-t-il être abandonnée. Les Lagides ne sont pas moins macédoniens que les Antigonides. Affirmer que « la Béotie est probablement le seul endroit en dehors de la Macédoine, où l'on peut trouver ce type de troupe » (p. 312) n'est pas exact. Avant la bataille de Sellasie, le contingent Mégalopolitain s'est vu confié par Dôsôn un armement macédonien ; en face, Cléomène de Sparte sous influence lagide avait adopté le mode de combat à la macédonienne dès 227, en encore en 223.

Dans son ouvrage sur un sujet technique lié à la guerre, Th. Lucas montre pleinement sa capacité à faire de l'histoire, pas seulement de l'histoire militaire : « L'historien de l'antiquité, cet homme-orchestre », disait L. Robert...

Jean-Christophe COUVENHES

Ian WORTHINGTON, *The Last Kings of Macedonia and the Triumph of Rome*, New York, Oxford University Press, 2023, 293 p., 22,99 £, ISBN 9780197520055.

Le règne et la figure de Philippe V sont un sujet florissant ces dernières années ; Persée est un peu moins à la mode, et c'est le premier mérite de l'auteur que d'étudier les deux règnes ensemble. Son second mérite est de prendre le parti de compter Andriskos comme le dernier souverain de Macédoine afin de l'intégrer à son étude pour qu'elle englobe réellement toute la fin de la Macédoine indépendante, trois quarts de siècle depuis l'accession de Philippe jusqu'à la réduction du pays en province. L'ouvrage compte 22 illustrations, sept cartes (reproduites d'ouvrages antérieurs, de l'auteur lui-même ou d'autres) et un index. Un premier chapitre de généralités sur le royaume macédonien (géographie, organisation politique, culture, armée) pose les cadres, utile résumé accessible aux lecteurs n'ayant aucune familiarité avec le royaume macédonien ; l'étude s'articule ensuite en 11 chapitres suivant un plan chronologique depuis la naissance de Philippe V (dix des premières pages du chapitre II, « Introducing Philip V », sont consacrées à ses prédécesseurs depuis Philippe II) jusqu'à la quatrième guerre de Macédoine et la provincialisation après la défaite d'Andriskos / Philippe VI. Un appendice de huit pages revient sur les sources et leurs biais (« "Fake News": The Sources on Philip V and Perseus »).

L'objectif premier de l'A. est de réévaluer ou de « réhabiliter » (c'est explicite p. 4, p. 254) les derniers souverains de Macédoine et d'offrir une première synthèse de leurs